

« *L'Insoutenable Légèreté de l'être* », de Philip Kaufman

La puissance et la grâce

*Philip Kaufman
a pris beaucoup de libertés
avec le roman
de Milan Kundera.
Mais l'important – l'humour,
l'érotisme, la puissance
de l'histoire d'amour –
reste intact.*

« *Déshabillez-vous* », dit simplement Tomas (Daniel Day-Lewis) à toutes les filles qui lui plaisent. Et elles le font. Parce qu'il est plutôt irrésistible, ce médecin, aux gestes de chat, au sourire canaille. Parce que nous sommes à Prague, en 1968, au printemps, et que l'air, comme l'être, sont légers, que l'on chante *Hey Jude* des Beatles à la barbe des vétérans du parti, que l'on croit que cela durera toujours, cette gaieté. Qu'il y aura toujours des filles qui se déshabilleront et qui prononceront, plus tôt que prévu, le nom du séducteur fuyant, avec tendresse et regret, ce « Tomas... », qui sonne un peu comme notre « Dommage... » en français.

Ce n'est pas un des moindres mérites de Philip Kaufman d'avoir réussi à rendre cette ambiance miraculeuse du printemps 68, cette ivresse transparente, impalpable, à la fois évidente et impensable. D'ouvrir son film avec drôlerie et grâce, au son d'un orphéon dans une station thermale où Tomas est venu opérer un curiste; où il rencontre

surtout une jeune fille un peu gauche et délicate, Teresa (Juliette Binoche), qui va changer sa vie. Tomas a pour partenaire érotique préférée la belle Sabina (Lena Olin), qui est aussi don Juan que lui, expert en guêpières, miroirs et quelques spécialités que l'on devine.

Teresa est, à l'opposé, une amoureuse monogame, touchante, maladroite, entêtée, qui s'installe chez Tomas du jour au lendemain, sans lui demander son avis, ou presque. Elle ne supporte pas les infidélités (pourtant gentiment niées, camouflées) de son compagnon et se résout à le quitter, après bien des larmes, à claquer enfin la porte, en pleine nuit, quand elle se trouve nez à nez avec un char russe. Les blindés du

grand peuple frère viennent s'occuper de très près des Beatles, des graves menaces qui pèsent sur le socialisme, des grands et des petits problèmes des Tchèques et de leur vie la plus intime.

On savait depuis *l'Etoffe des héros* combien Kaufman était habile à insérer ses personnages fictifs dans des documents authentiques, bandes d'actualités ou autres. Le résultat est ici d'un brio extraordinaire. Binoche photographiant les tanks, les manifestations et la répression

musclée des Soviétiques est d'une grande justesse (dans tout le film elle est du reste tout à fait remarquable) et on ne pense même pas dans l'instant au « trucage », pas plus qu'on ne doute être à Prague, alors que, pour cause d'interdiction formelle, bien entendu, le film n'a pu être tourné sur place, mais plutôt à Lyon et Paris où certaines maisons, quelques rues sont plus ocres, tristes et kafkaïennes que dans la capitale baroque.

Sur les conseils de Kundera lui-même et avec l'aide de Jean-Claude Carrière, Philip Kaufman a pris de grandes libertés avec le roman, supprimant le narrateur et d'autres personnages. Il est sans intérêt de se demander en quoi le film diffère de l'écrit ou le respecte, dans la mesure où l'auteur a sollicité et approuvé la transcription, la trahison.

Il y a sans doute sur presque trois heures (qui passent vite) une ou deux baisses de tension; le vieux chien cancéreux que Tomas doit piquer, par exemple, est un cabot plutôt mélodramatique et le « retour à la terre » des héros vaincus a parfois les couleurs de *l'Angélus* de Millet, mais l'important l'humour, l'érotisme, la puissance de l'histoire d'amour – reste intact et magistralement interprété, dominé par un cinéaste plus « européen » que nature et dont malheureusement bien peu d'Européens possèdent l'audace et le talent inspiré.